

Rester libres

Robert Lalonde

Numéro 126 (1), 2008

Les Seconds États généraux du théâtre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23925ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lalonde, R. (2008). Rester libres. *Jeu*, (126), 78–79.

Rester libres

Texte lu lors de la soirée d'ouverture des Seconds États généraux du théâtre,
le 17 octobre 2007, au National.

L'art, une industrie. On y est arrivé. Ou presque. Il faudrait être aveugles pour ne pas voir ça. La caravane des *showcases* est en marche, offrant aux plus méritants la sacro-sainte célébrité. L'heure est venue de nous poser la question : jusqu'où sommes-nous prêts à jouer le jeu des meneurs et à franchir cette frontière qui sépare l'art du divertissement ?

La dignité et la liberté du créateur ne pourront survivre, à mon sens, que si d'abord nous admettons qu'un tel système d'« au plus fort la poche » fonctionne avec notre complicité et que si nous convenons ensemble de lutter contre une menace qui risque fort de devenir un état de faits. J'entends de plus en plus des acteurs me dire : « C'est comme ça, aujourd'hui, mon vieux. Faut t'y faire, puis c'est tout ! »

J'ai 60 ans. Je ne suis pas une « vedette », mais je persiste, signe et joue depuis plus de trente-cinq ans. Je fais mon petit boulot d'artiste à la petite semaine depuis 1970. Je n'ai pas d'agent, je n'ai jamais manqué de travail et j'ai joué sous la baguette des plus grands et plus honnêtes metteurs en scène. Bien sûr, ce n'est pas l'Eldorado, mais je n'ai jamais cru en l'Eldorado. J'ai toujours été convaincu qu'exercer un art ne pouvait et même ne devait pas mener à l'apothéose immobile et vertigineuse de la gloire. Qu'il fallait même lutter contre ma propre ambition, la centrer sur le travail, la création, l'éclosion du sens dans un monde cynique et désillusionné. La célébrité, règle générale, se paye très cher, vous arrache votre substance et vous isole. Je fais ce métier pour exactement les raisons inverses : pour incarner la parole du poète, pour préserver mon espoir et ma dignité dans un monde désespéré et complaisant, et surtout pour rester soudé aux autres, car m'en séparer serait une forme de mort prématurée qui ne me tente guère.

Je ne suis pas seul. Ma sympathie est toujours allée aux délinquants inspirés, en qui je reconnaissais la primauté de l'œuvre à faire et du travail à accomplir, et surtout cette idée que la solidarité, même dans l'échec, doit nous tenir lieu de réussite et de célébrité.

Le grand cirque du divertissement culturel perpétuel est puissant, chatoyant, mais il est vide. L'industrie est une broyeuse d'artistes, et je tremble de rage à la voir réussir si bien son coup. Toute vedette que nous serons, nous aurons trahi l'art et les autres et, croyez-moi, l'art se vengera, si bien que l'acceptation béate du pire sera au rendez-vous final, j'en suis sûr !



Robert Lalonde intervenant lors de l'assemblée du jeudi 18 octobre 2007 à la Maison Théâtre.
Photo : Mathieu Rivard.

Prophète de malheur tant que vous voudrez, je vous incite à la désobéissance, individuelle et collective, obligatoire pour la survie de notre métier. Cette désobéissance ne sera possible que par une solidarité réactivée, dans la célébration et l'échec, et c'est notre seule chance de reconquérir l'amère et joyeuse fierté de notre métier. Songeons que ce métier ne s'arrêtera pas avec nous et que nous voulons laisser à ceux qui nous suivront l'espoir, la peine, le courage et la solidarité qui nous auront fait tenir. Indignés, tragiques et joyeux, libres et rassemblés, nous sommes inattaquables. Autrement, c'est la reddition, avec photo en première page. Mais qui veut de ça, mes amis ? ¶

Robert Lalonde est comédien et écrivain.